LES JACOBINS DÉMASQUÉS,

SUITE au front de Roberspierre et de sa Clique, ou la nécessité de la liberté de la Presse.

Se taire est un crime, quand parler est utile.

Origne des Jacobins et des Sociétés y affiliées.

JE fus le lendemain pour retrouver mon homme sur la terrasse du Jardin-National ; mais ce ne fut qu'hier que nous pûmes nous rejoindre. Il se mit à rire en m'abordant, et me dit : vous avez donc fait imprimer notre conversation ? Oui, lui dis-je, j'ai voulu savoir ce que le public en penseroit. — Eh bien, qu'en avez-vous entendu dire ? --- Mais, répondis-je, il y en a qui disent que c'est être bien téméraire que de heurter une société aussi puissante ; que c'est casser les vîtres tout-à-fait : mais en général, on trouve que c'est la vérité ; et sur cent personnes que j'entends, j'en trouve au moins quatre-vingt-dix qui pensent de même. Je sais cependant qu'un certain être a dit qu'il n'y avoit qu'un aristocrate, amis de l'ancien régime, qui put être l'auteur d'un pareil écrit. --- Je parie que c'est un Jacobin ? --- Justement ; et un Jacobin enragé.

Juste ciel, s'écria mon homme, jusques à quand

nos concitoyens seront-ils dupés par cette société perverse, et ne se trouvera-t-il pas un bon citoyen, ami de la patrie, qui éclairera le peuple, ce bon peuple, qui veut sincérement la République, un bon gouvernement, et le règne de la justice? Oui, le peuple est bon, et son cœur désavoue toutes les atrocités dont cette secte impie a été la mère; il ne s'agiroit que de l'éclairer pour lui prouver que la tranquillité de la République dépend de la dissolution des Jacobins et de toutes les sociétés qui y sont affiliées.

Mais, lui dis-je, comment l'éclairer?

— Par une petite feuille que l'on met sous ses yeux, où on lui expose la vérité toute nue, où on nomme les choses par leur nom. — Mais la presse n'est pas libre encore, et vous mêmes êtes convenu qu'ils s'opposoient à sa liberté indéfinie; qu'il y avoit de grands risques à courir. D'ailleurs, l'assassinat de Tallien peut retenir bien des gens! Il y a beaucoup à penser sur cet événement! Exclu des Jacobins pour son opinion qui déplaisoit à la société, assassiné quelques jours après; ma foi, ce rapprochement fait naître des soupçons qui peuvent imprimer une certaine terreur. Et puis, l'emprisonnement de Réal, de Dufourny, de Gonchon, ces vétérans révolutionnaires.....!!!

Je vous entends, me dit mon homme. Mais, continua-t-il, quel est celui qui n'exposeroit pas ses jours pour sauver ceux d'un autre homme en danger? A plus forte raison quand il s'agit du salut de sa Patrie, du bonheur de ses concitoyens, il faut braver l'assassinat, la calomnie, l'emprisonnement, l'échauffaud même; si les scélérats peuvent encore y conduire leurs victimes...
— Que diriez-vous donc au peuple pour l'éclairer?

Je lui dirois : Quand la nécessité de veiller vous-mêmes à la garde de vos propriétés, à la sûreté de vos personnes, de défendre vos représentans, de résister aux soldats du despotisme, vous eût fait prendre les armes, vous nommâtes vos magistrats, vos officiers, et vous établîtes une sorte de gouvernement représentatif provisoire... Quoiqu'il fût imparfait, que vos chefs n'eussent point encore cet expérience nécessaire pour commander, vous avez obéi aux uns et aux autres, parce que vous avez sagement senti qu'il étoit juste et avantageux que la raison de ceux que le peuple avoit jugé les plus éclairés et les plus probes, commandât, et que tout ce qu'il y avoit ensuite de plus intrépide et de plus estimable, donnât l'exemple du respect pour l'ordre, et de la soumission aux autorités que vous-mêmes aviez constituées.

Au milieu de ce commencement d'organisation, dont la rapidité et la sagesse feront et votre éloge, et l'admiration de la postérité, quelques ambitieux s'emparèrent de votre gloire et se vantèrent d'avoir terrassé le despotisme, renversé la Bastille, et conquis la liberté, tandis que pendant la chaleur du combat ils ne sortirent pas de chez eux, et qu'aucun n'ont ces honorables blessures qui attestent et votre courage et votre ardent amour de la patrie et de la liberté; ces ambitieux, dis-je, conçurent le projet de renverser le roi et les ministres pour se mettre à leur place, et d'empêcher que l'autorité souveraine dont vous vous étiez ressaisie, pour la déléguer à des représentans choisis par vous, ne puisse jamais rentrer dans vos mains, ni même rester dans celles de vos délégués. Ils rassemblèrent de toute l'étendue de la France, tout ce qu'ils purent trouver d'hommes d'un esprit turbulent, d'une

éloquence impétueuse, d'une réputation incertaine, d'une conscience peu délicate, dérangés dans leur fortune, accablés de dettes, espérant quelque chose du renouvellement des places et de l'ébranlement des fortunes. A la tête de ce premier groupe, ces hommes dangereux se dirent les amis de la Convention, qui n'existoit pas encore, et sous ce titre respectable, ils réunirent bientôt à eux un assez grand nombre de bons citoyens, qu'ils ne mirent pas dans le secret de leurs vues, et dont le zèle sincère, ainsi que les talens et les vertus, aidoient leurs succès. C'est ainsi que les jésuites, qui vouloient dominer le monde, ont eu dans leur ordre des instituteurs laborieux, des savans et des littérateurs estimables, des gens vraiment pieux, qui décoroient une société ambitieuse, que les jacobins d'aujourd'hui ont pris pour modèle.

Une fois établie, cette société a profité des vertus des hommes probes qu'elle s'étoit attachés pour gagner la confiance des citoyens, et elle s'est créée un pouvoir indépendant du peuple, indépendant de celui qu'il avoit délégué à ses représentans; et à l'aide d'une réputation de patriotisme, elle est venu à bout de se former en puissance redoutable à tous ceux qui avoient des vertus et qui vouloient le bonheur de la Patrie.

Ces amis de la constitution, ou plutôt ces jésuites recréés sous le nom de jacobins, n'ont voulu de liberté que pour eux, de puissance que pour eux, de crédit que pour eux, de places que pour eux.

Ils se sont emparés des journaux, afin de dominer l'esprit public; ils se sont liés par des affiliations dans toutes les villes, afin de gouverner par-tout, et d'être maîtres par-tout; et ces affiliations, qui ne sont autre chose que les congrégations des

ci-devant jésuites, leur ont servi à étendre leur pouvoir. Et afin que rien ne pût le balancer, ils se sont érigés en censeurs de la pensée; quiconque a osé écrire contr'eux a été dénoncé à l'opinion publique, comme ennemi de la Patrie. Il n'y avoit qu'eux et les leurs qui pouvoient écrire; dès-lors ils ont abusé de ce pouvoir terrible contre leurs ennemis, qui étoient tous les gens de bien; la calomnie est entrée dans les mœurs habituelles, elle a presque par-tout altéré la douceur et le charme du caractère national. Si quelques écrivains courageux ont osé prendre la plume, ils ont été traités de royalistes, d'aristocrates, ou tout au moins de modérés; et comme la puissance jacobite avoit su perfectionner l'art des séditions, elle a su aussi les diriger contre qui elle a voulu. La vie et l'asyle des écrivains n'ont plus été respectés. Une horde de brigands s'est porté dans les imprimeries qui pouvoient encore servir à éclairer le peuple sur ses vrais intérêts, sur ceux de la Patrie; ils ont tout détruit, tout dévasté, et par cet infâme moyen, ils sont venu à bout de faire taire la vérité, de la réduire au silence.

Maîtres de l'opinion publique, par ces odieux moyens, qu'ils ont employés par-tout, à l'aide de leurs nombreuses congrégations, ils sont parvenus à en imposer à la Convention nationale elle-même. Quand un de vos représentans a été assez courageux pour s'élever contre quelqu'unes de leurs audacieuses prétentions, aussi-tôt il a été dénoncé à leur tribune, et à l'aide de leurs journaux, il l'a été à l'opinion publique. Si la Convention nationale ne cédoit pas à ces premières dénonciations; alors la société se rendoit en *masse* à sa barre, et sous le nom modeste de *pétition*, elle osoit lui dicter des lois. Si ce moyen ne réussi-

soit pas encore, elle faisoit écrire, par son comité de correspondance, à toutes les sociétés ou congrégations affiliées, afin que celles-ci envoyassent des adresses à la Convention, qui appuyassent les demandes ou les prétentions de la société mère, ou qui déclarassent que tels ou tels avoient perdus la confiance de la nation. Souvent ces adresses se rédigoient dans les comités secrets de la société, et parvenoient à la Convention comme le voeu d'une réunion de bons ci oyens. O français! vos représentans sont-ils libres? l'êtes-vous vous-mêmes puisque la vérité ne peut pas percer jusques à vous?

Une chose digne de votre attention, c'est que ceux qui composent ces nombreuses associations, sont en grandes parties des gens perdus dans l'opinion publique, des gens qui n'ont en partage que l'intrigue et la soif des richesses, ils ont senti que cette société, disposant de toutes les places, il étoit de leur intérêt de s'y faire recevoir, pour parvenir à des emplois où vous ne les auriez pas nommés, puisqu'ils n'avoient pas les vertus nécessaires pour les remplir dignement. De-là sont venus tous ces traîtres, tous ces dilapidateurs de la fortune publique, tous ces magistrats infidèles; tous ces hommes enfin qui n'ayant rien en 1789, sont devenus riches tout-à-coup, et ont soutenus des dépenses hors de toutes proportion avec leur fortune connue.

Quand la Convention, la seule puissance que vous puissiez reconnoître, puisqu'elle est la seule qui émane de vous, a voulu déployer son autorité, qui est la vôtre, qu'elle a voulu terrasser le nouvel Aquaviva, ce général de la société, alors chaque profès s'est rendu dans les sections, pour vous engager à marcher contre la Convention, et de détruire votre autorité, votre liberté; et dès-lors

vous auriez gémis sous le despotisme de cette société dominatrice, Robespierre étoit le chef.

Ne croyez pas qu'elle se soit laissée abattre par ce coup : non, elle n'en a eu que plus d'audace, puisqu'elle est venu, peu de jours après, montrer le même esprit, le même sentiment de révolte ; en venant en *masse* demander l'impression des listes des mis en liberté. Cette démarche a fait voir à tous les gens de bien que l'esprit de Robespierre étoit au milieu d'elle. Depuis, elle n'a cessé de prendre des *mesures* pour parvenir à ses fins, et ses partisans n'ont cessé de demander que l'on remit la terreur à l'ordre du jour. Il a été pris *des mesures de sûreté*, *d'autres se préparent dans le silence* ! ! ! Et des victimes de Robespierre avoient été réincarsérées dès le matin ; un Représentant, ami de la liberté, a été assassiné le jour même où on dit à la tribune de cette société que des mesures *ont été prises dans le silence* ! où on dit que le cri de *Vive la Convention est le cri de ralliement des aristocrates* ! ! ! O ma patrie ! ô mes concitoyens ! souffrirez-vous qu'on vous traitent de vils conspirateurs, parce que dans les élans de votre reconnoissance, vous faites des vœux pour vos représentans ? Et vous, qui êtes chargés du bonheur de vint-cinq millions d'hommes, souffrirez-vous qu'on transforme en crime l'expression de l'amour du peuple, qui ne voit de salut qu'en vous ? . . . . . .

Je crois effectivement, dis-je à mon homme, que si l'on mettoit cela sous les yeux du peuple, il ne manqueroit pas de demander la destruction d'une société qui rivalise avec la Convention nationale, qui veut maîtriser l'opinion publique, et disposer à son gré des places, des emplois qu'en faveur de ses membres, ou de ceux qui lui sont affiliés. Le

peuple l'a déjà senti, car vous avez vu avec quel transport il a applaudi à la sortie vigoureuse de Merlin de Thionville; d'ailleurs tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, de sincères amis de la Patrie et de la République, demandent cette dissolution, afin de ne plus voir une autorité qui ne dérive point de la volonté nationale, rivaliser sans cesse de pouvoirs avec la Convention, qui sera toujours le centre, le point de réunion des bons citoyens. Il n'y a qu'un vœu pour cela, et je suis sûr qu'il n'y a que la certitude de ce vœu unanime qui fait que les jacobins et leurs partisans font tous leurs efforts pour empêcher la garantie indéfinie de la liberté de la presse. Ce n'est certainement pas la Convention, dont la masse est pure, ce sont les intrigans qui veulent la dominer, qui craignent que l'on ne mette au grand jour leur conduite et leur vie politique. Sous Trajan, dit Pline le jeune, on pouvoit tout dire et tout écrire, parce qu'on ne pouvoit que louer le gouvernement. Il en seroit de même aujourd'hui si le règne des intrigans et des fripons étoit passé.

Cela est vrai, me dit mon homme, mais il craignent qu'on ne fasse voir au peuple que les jacobins se sont, de leur autorité privée, établis en Chambre haute, et que la Convention nationale, qui représente la Nation, qui tient ses pouvoirs de la volonté générale, ne seroit bientôt plus que comme la Chambre des Communes en Angleterre, si on ne détruisoit pas cette corporation audacieuse. C'est ce que je vous prouverai à la première rencontre.

BARALY.

De l'Imprimerie des Patriotes, rue du Bacq, N°. 1110.